

À ce moment, la colonne qui avançait dans la rue arrivait presque à notre hauteur. Dès que les premiers rangs passèrent sous les fenêtres des bâtiments rivaux, l'action y reprit de plus belle. D'un côté on jetait des bombes dans la rue, de l'autre on en lançait sur la maison d'en face, qui ripostait. Du moins nous savions, cette fois, quelle était la maison occupée par nos amis. Ils faisaient du bon travail, défendant les gens de la rue contre les bombes de l'ennemi.

Hartman me saisit le bras et m'entraîna dans une impasse assez large qui servait d'entrée quelque part.

– Ce ne sont pas nos camarades ! me cria-t-il à l'oreille.

Les portes intérieures de ce cul-de-sac étaient fermées et verrouillées. Nous n'avions pas d'issue, car, à ce moment, la tête de colonne nous dépassait. Ce n'était pas une colonne, mais une cohue, un torrent déchaîné qui remplissait la rue; c'était le peuple de l'Abîme affolé par la boisson et la souffrance, rugissant et se ruant enfin pour boire le sang de ses maîtres.

Je l'avais déjà vu, ce peuple de l'Abîme : j'avais traversé ses ghettos, et croyais le connaître; mais il me semblait aujourd'hui que je le voyais pour la première fois. Sa muette apathie s'était évanouie : il représentait à cette heure une force fascinatrice et redoutable, un flot qui s'enflait en lames de colère visible, en vagues grondantes et hurlantes, un troupeau de carnivores humains ivres de l'alcool pillé dans les magasins, ivres de haine, ivres de la soif du sang; hommes en haillons, femmes en guenilles, enfants en loques; êtres d'une intelligence obscure et féroce, sur les traits desquels s'était effacé tout ce qu'il y a de divin et imprimé tout ce qu'il y a de démoniaque dans l'homme; des singes et des tigres; des poitrinaires émaciés et d'énormes bêtes poilues; des visages anémiés dont tout le suc avait été pompé par une société vampire, et des figures bouffies de bestialité et de vice : des mégères flétries et des patriarches barbus à têtes de morts : une jeunesse corrompue et une vieillese pourrie; faces de démons, asymétriques et torves, corps déformés par les ravages de la maladie et les affres d'une éternelle famine; rebut et écume de la vie, hordes vociférantes, épileptiques, enragées, diaboliques !

Et pouvait-il en être autrement ? Le peuple de l'Abîme n'avait rien à perdre que sa misère et la douleur de vivre. Et qu'avait-il à gagner ? Rien autre chose qu'une orgie finale et terrible de vengeance. La pensée me vint que dans ce torrent de lave humaine, il y avait des hommes, des camarades, des héros, dont la mission avait consisté à soulever la bête de l'Abîme pour que l'ennemi fût occupé à la mater.

Alors, il m'arriva une chose surprenante : une transformation s'opéra en moi. La peur de la mort, pour moi-même ou pour les autres, m'avait quittée. Dans une étrange exaltation, je me sentais comme un être nouveau dans une nouvelle vie. Rien n'avait d'importance. La Cause était perdue pour cette fois, mais elle revivrait demain, toujours la même, toujours jeune et ardente. Et, aux horreurs déchaînées pendant les heures suivantes, je pus désormais prendre un calme intérêt. La mort ne signifiait rien, la vie ne signifiait pas davantage. Tantôt j'observais les événements en spectatrice, attentive, tantôt, entraînée dans leurs remous, j'y participais avec une égale curiosité. Mon esprit avait bondi à la froide altitude des étoiles et saisi, impassible, une nouvelle échelle d'appréciation des valeurs. Si je ne m'étais accrochée à cette planche de salut, je crois que je serais morte.

La foule s'était écoulée sur une longueur d'un demi-mille lorsque nous fûmes

découverts. Une femme affublée de haillons invraisemblables, avec des joues caverneuses et des yeux noirs percés en trous de vrille, nous aperçut, Hartman et moi. Elle poussa un glapisement aigu et se précipita contre nous, entraînant une partie de la cohue. Je crois encore la voir, bondissant à un pas devant les autres, ses cheveux gris voltigeant en cordelettes emmêlées; du sang lui coulait sur le front, provenant d'une blessure au cuir chevelu. Elle brandissait une hachette; l'autre main, sèche et ridée, pétrissait convulsivement le vide comme une serre d'oiseau de proie. Hartman s'élança devant moi. L'instant ne se prêtait pas aux explications. Nous étions convenablement vêtus, cela suffisait. Son coup de poing atteignit la femme entre les yeux : la force du coup la rejeta en arrière, mais elle rencontra le mur mouvant et rebondit en avant, étourdie et désespérée, tandis que la hachette s'abattait sans force sur l'épaule d'Hartman.

L'instant d'après, je perdis la notion de ce qui arrivait. J'étais submergée par la foule. L'étroit espace où nous étions était rempli de cris, de hurlements et de blasphèmes. Les coups pleuvaient sur moi. Des mains déchiraient et arrachaient mes habits et ma chair. J'eus la sensation d'être mise en pièces. J'étais sur le point d'être renversée, étouffée. Au plus fort de la presse, une poigne solide me saisit à l'épaule et me tira violemment. Vaincue par la souffrance et l'écrasement, je m'évanouis.

Hartman ne devait pas sortir vivant de cette allée. Pour me défendre, il avait affronté le premier choc. C'est ce qui m'avait sauvée, car, tout de suite après, l'encombrement était devenu trop dense pour permettre autre chose que d'aveugles étreintes et tiraillements.

Je repris connaissance au sein d'une agitation effrénée; autour de moi, tout était entraîné dans le même mouvement. J'étais balayée par une monstrueuse inondation qui me portait je ne sais où. L'air frais me caressait la joue et me râpait un peu les poumons. Languissante et étourdie, je sentais vaguement qu'un bras solide m'entourait la taille, me soulevait à demi et m'attirait en avant. Je m'aidais faiblement de mes propres jambes. Je voyais s'agiter devant moi le dos d'un paletot d'homme. Fendu de haut en bas le long de la couture médiane, il battait comme un pouls régulier, la fente s'ouvrant et se fermant au rythme du marcheur. Ce phénomène me fascina un bon moment, pendant que je recouvrais mes sens. Puis je ressentis mille piqûres d'aiguilles dans les joues et dans le nez, et je m'aperçus que du sang me coulait sur la figure. Mon chapeau avait disparu, ma chevelure défaite

flottait au vent. Une douleur cuisante à la tête me rappela une main qui m'avait arraché les cheveux dans la cohue. Ma poitrine et mes bras étaient couverts de meurtrissures et tout endoloris.

Mon cerveau s'éclaircissait : sans arrêter ma course, je me retournai pour regarder l'homme qui me soutenait, celui qui m'avait arrachée à la foule et sauvée. Il perçut mon mouvement.

– Tout va bien, cria-t-il d'une voix rauque. Je vous ai reconnue tout de suite.

Moi, je ne me le remettais pas. Mais, avant d'avoir pu dire un mot, je marchai sur quelque chose de vivant qui se contracta sous mon pied. Poussée par ceux qui suivaient, je ne pus me baisser pour voir, mais je savais que c'était une femme tombée que des milliers de pieds écrasaient sans relâche sur le pavé.

– Tout va bien, répéta l'homme. Je suis Garthwaite.

Il était barbu, décharné et sale, mais je pus reconnaître en lui le robuste gaillard qui, trois ans auparavant, avait passé quelques mois dans notre refuge de Glen Ellen. Il me donna les mots de passe du service secret du Talon de Fer, pour me faire comprendre qu'il y était employé lui aussi.

– Je vous tirerai d'ici dès que j'en trouverai l'occasion, me dit-il; mais marchez avec précaution, et, sur votre vie, prenez garde de faire un faux pas et de tomber !

Tout arrivait brusquement ce jour-là, et c'est avec une écoeurante brusquerie que la foule s'arrêta. Je me heurtai violemment contre une grosse femme qui me précédait (l'homme au paletot fendu avait disparu), et ceux qui me suivaient furent projetés sur moi. L'enfer était déchaîné dans une cacophonie de hurlements, de malédictions et de cris d'agonie que dominaient le barattage des mitrailleuses et le crépitement de la fusillade. D'abord, je n'y compris rien. Des gens tombaient à droite, à gauche, tout autour de moi. La femme qui était devant moi se plia en deux et s'abattit, se serrant le ventre d'une étreinte affolée. Contre mes jambes un homme se débattait dans le spasme de la mort.

Je me rendis compte que nous étions en tête de la colonne. Je n'ai jamais su comment avait disparu le demi-mille d'humanité qui nous précédait, et je me demande encore s'il a été anéanti par quelque effroyable engin de guerre, disloqué et détruit par morceaux, ou s'il a pu s'échapper en se dispersant. Mais le fait certain est que nous nous trouvions là en tête de la

colonne et non au milieu, et qu'en ce moment nous étions balayés par une stridente averse de plomb.

Dès que la mort eut un peu éclairci le tassement, Garthwaite, qui ne m'avait pas lâché le bras, se précipita à la tête d'une poussée de survivants vers le large porche d'un bâtiment d'affaires. Nous fûmes pressés contre les portes par une masse de créature pantelantes, haletantes, et demeurâmes un certain temps dans cette horrible situation.

– J'ai fait du propre, se lamentait Garthwaite. Je vous ai entraînée dans une belle souricière. Dans la rue, nous conservions une chance de jeu, ici nous n'en avons aucune. Il ne nous reste plus qu'à crier : « Vive la Révolution! »

Alors commença ce à quoi nous nous attendions. Les Mercenaires tuaient sans faire quartier. L'effroyable pression, d'abord exercée sur nous, diminuait au fur et à mesure de la tuerie. Les morts et les mourants, en tombant, faisaient de la place. Garthwaite mit sa bouche contre mon oreille et me cria des mots que je ne pus saisir dans l'effrayant vacarme. Sans attendre davantage, il me saisit, me jeta à terre et me recouvrit du corps d'une femme agonisante. Puis, à force de serrer et de pousser, il se glissa contre moi, me cachant en partie de son propre corps. Une montagne de morts et de mourants commença à s'empiler sur nous, et sur ce tas, des blessés se traînaient en geignant. Mais ces mouvements cessèrent bientôt, et un demi-silence régna, entrecoupé de plaintes, de soupirs et de râles.

J'aurais été écrasée sans l'aide de Garthwaite, et, malgré ses efforts, il semble inconcevable que j'aie pu survivre à une pareille compression. Pourtant, souffrance à part, j'étais possédée d'un unique sentiment de curiosité. Comment cela allait-il finir ? Qu'est-ce que je ressentirais en mourant ? C'est ainsi que je reçus mon baptême de sang, mon baptême rouge, dans la boucherie de Chicago. Jusqu'ici, j'envisageais la mort comme une théorie; mais depuis, elle représente pour moi un fait sans importance, tant elle est facile.

Cependant, les Mercenaires n'étaient pas encore satisfaits. Ils envahirent le porche pour achever les blessés et rechercher les indemnes qui, comme nous, faisaient les morts. J'entendis un homme, arraché d'un monceau, les implorer d'une façon abjecte, jusqu'à ce qu'un coup de revolver lui coupât la parole. Une femme s'élança d'un autre tas en grondant et en tirant des coups de feu. Avant de succomber, elle déchargea six fois son arme, mais je ne pus savoir avec quel résultat, car nous ne suivions ces tragédies que par l'ouïe. À chaque

instant nous parvenaient, par bouffées, des scènes du même genre, dont chacune se dénouait par un coup de revolver. Dans les intervalles, nous entendions les soldats parler et jurer en fouillant parmi les cadavres, tandis que leurs officiers les pressaient.

Enfin, ils s'attaquèrent à notre tas, et nous sentîmes la pression diminuer à mesure qu'ils enlevaient les morts et les blessés. Garthwaite se mit à prononcer les mots de passe.

D'abord on ne l'entendait pas. Il éleva la voix.

– Écoute ça, dit un soldat. Et, aussitôt, s'éleva l'ordre bref d'un officier :

– Attention là ! Allez-y doucement !